

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 24 (1987)
Heft: 888

Buchbesprechung: L'Ile des morts [Gerhard Meier]

Autor: Seylaz, Jean-Luc

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une mémoire helvétique

Disons bien haut les mérites de la collection CH. Grâce à ses «traductions croisées», nous pouvons, nous autre «monoglottes», découvrir la littérature qui se fait aujourd'hui en Suisse allemande, au Tessin et dans les Grisons. Parmi les ouvrages parus cet automne, *L'île des morts* de Gerhard Meier (1).

Olten aujourd'hui. Deux sexagénaires s'y promènent. L'un (Baur) parle. Il évoque longuement Amrain (le bourg de son enfance) avec ses ciels, ses vergers; avec ses petits métiers, ses gymnastes couronnés, ses familles nombreuses, son cimetière. Il médite et s'interroge sur la vie, l'amour, la poésie, le paradis perdu (imaginons Eve caressant une truite); et sur la lumière qui éclaire les morts comme dans le tableau de Böcklin. Et parce qu'il rêve depuis longtemps d'écrire, il formule en passant quelques principes qui sont la poétique même du récit que nous lisons. Dans les pauses de ce discours, nous entendons l'autre (Bindschädler). C'est lui qui raconte leur promenade: des rues, des ponts, les berges de l'Aar. Mais il évoque aussi les souvenirs que réveillent en lui aussi bien les lieux qu'ils parcourent que la présence ou les confidences de son compagnon. Ainsi, la remémoration de l'un s'enrichit de celle de l'autre; les souvenirs donnés deviennent des souvenirs à deux, un monde que l'on peut partager. Et rien n'est plus attachant que cette collaboration amicale — où je vois comme l'emblème de toute lecture active («Lire, c'est peut-être créer à deux», disait Balzac).

Suffit-il d'avoir des souvenirs vivaces pour pouvoir écrire un roman? La mémoire, généralement, n'est guère bonne romancière, car elle compose peu. Pour organiser son désordre et transformer ses hasards en nécessité, il faut d'autres vertus, celles même de Baur «le constructeur» et de Bindschädler «la tête qui relie». De leur double activité naît ce très beau récit dans lequel ce que les deux hommes ont vécu, ce qu'ils ont vu ailleurs (des paysages, des êtres,

des tableaux) et ce qu'ils ont lu — ou rêvé à partir de leurs lectures — se composent selon des rapports toujours plus serrés, s'enrichissant d'analogies et d'harmoniques, pour aboutir à un remarquable tissage («un roman est comparable à un tapis tissé main», dit Baur. Et Bindschädler: «Tout cela me fit penser au *Boléro* de Ravel, et que ce morceau de musique commençait doucement incluant toujours de nouveaux éléments tout en gardant les anciens, grandissant, débordant presque»).

Il y a, par exemple, dans la mémoire de Baur, le souvenir d'un tableau fictif mentionné dans *Henri le Vert* de Gottfried Keller. Il y a aussi un portrait de jeune fille d'Albert Anker, «accroché à la paroi sud» du musée de Soleure. Il y a eu enfin, tout récemment, l'apparition à Amrain de ses trois sœurs se rendant au cimetière les bras chargés de fleurs. Elles deviennent alors pour lui *Les trois femmes aux chrysanthèmes*, un tableau accroché, comme Baur le dit, «à la paroi est de l'âme». Ainsi le modeste événement familial accède à une dignité supérieure, la culture informe le vécu et le sauve de la banalité et de l'oubli. La locomotive à vapeur qui fascinait l'enfant, l'adulte la retrouve à Olten (c'est la locomotive-souvenir placée devant les ateliers CFF). Mais pour l'homme qui se souvient, elle est aussi inséparable de rêveries enfantines ou adultes: les trains du Far West d'où les Blancs tiraient sur les bisons et les machines du Transsibérien (l'on entend alors «les sonorités d'une balalaïka tissée du balbutiement de millions d'assassinés»).

Deux mouvements donc dans le récit. Celui de la promenade, qui paraît ne mener nulle part (du moins pour le lecteur à qui la topographie d'Olten est peu familière). Ce serait, dans le présent vécu, la part de la réalité fugace ou d'un ordre peu significatif. Et celui de la remémoration et de la rêverie, admirablement composé et agissant. Au terme de ce second itinéraire (qui est le vrai mou-

vement du livre), chaque élément aura trouvé sa place dans une géographie poétique où ici et ailleurs, maintenant et autrefois, le réel objectif et sa dimension imaginaire sont les agents ou les éléments d'une totalisation progressive. C'est toujours Olten ou Amrain (bourg typique du pays soleurois), c'est la Suisse au quotidien, tels qu'ils peuvent appartenir au vécu de chacun. Mais c'est aussi la transfiguration de ce vécu en une réalité spirituelle; l'édification peu à peu d'un autre lieu, l'exploration de cette patrie plus vaste, plus riche, que nous font la peinture et la littérature: Anker, Picasso ou Böcklin; Keller, Stifter ou Tolstoï.

Le roman de la remémoration est une forme majeure de la fiction contemporaine. Mais je connais peu de textes qui, en quelque cent trente pages, parviennent aussi bien que *L'île des morts* à donner au lecteur le sentiment heureux d'une totalisation accomplie. Et à manifester si pleinement les pouvoirs de l'écriture poétique: transfigurer le réel sans le trahir. ■

Jean-Luc Seylaz

(1) Gerhard Meier, *L'île des morts*, traduit de l'allemand par Anne Lavanchy, éditions Zoé, Genève, 1987.

DP Domaine Public

Rédacteur responsable:

Jean-Daniel Delley
 Rédacteur: Pierre Imhof
 Ont collaboré à ce numéro:
 Jean-Pierre Bossy
 Jean-Daniel Delley
 André Gavillet
 Jacques Guyaz
 Yvette Jaggi
 Charles-F. Pochon
 Lillane Berthoud (secrétariat)
 Jean-Luc Seylaz (correction)

Points de vue:
 Jean-Louis Cornuz
 Jean-Luc Seylaz

Abonnement:

65 francs pour une année
 Administration, rédaction:
 Case 2612, 1002 Lausanne
 Saint Pierre 1, 1003 Lausanne
 Tél: 021 / 22 69 10 CCP: 10 - 15527-9
 Composition et maquette:
 Domaine Public
 Impression:
 Imprimerie des Arts et Métiers SA